

ment efficace et salubre dans une semblable éducation.

Il faudrait encore pouvoir faire rester les élèves cinq ou six ans dans la maison, et les soustraire à l'influence de leurs parents naturels, lorsque celle-ci est décidément pernicieuse. Il y a maintenant trente-six enfants; ce nombre sera augmenté au printemps prochain, les conditions économiques de l'établissement en deviendront plus favorables.

*Etablissement d'éducation pour des enfants pauvres à Neuhof, en Argovie. (Sans date.)*

C'est un écrit que Pestalozzi adresse aux protecteurs de son entreprise; il leur explique son plan et les difficultés à surmonter; il les prie de continuer à soutenir son établissement, et il insiste pour qu'on le fasse inspecter par des hommes compétents.

Le ménage compte aujourd'hui cinquante personnes, dont douze employés des deux sexes: ce sont des maîtres, experts ou domestiques, dont le secours est devenu nécessaire pour la bonne marche de l'apprentissage des enfants, de leur instruction et de l'exploitation du domaine.

L'expérience acquise à Neuhof montre clairement qu'il est indispensable de mettre certaines conditions à l'admission des élèves. Elle oblige Pestalozzi à déclarer qu'à l'avenir il n'en recevra aucun sans une convention en règle avec les parents. Il n'admettra pas non plus les citadins, à moins qu'ils ne soient très jeunes, car les enfants élevés dans les villes sont une cause de grave perturbation parmi ceux de la campagne.

Pestalozzi termine en répétant qu'il ne cessera pas de se dévouer tout entier à la réussite de son entreprise.

Cette pièce est suivie d'une attestation de la société économique de Berne qui, après avoir fait examiner

l'établissement de Neuhof par des hommes compétents et honorablement connus, magistrats, médecins, etc., déclare qu'elle a toute confiance dans la possibilité de sa réussite sous un tel directeur, et le recommande au public.

Puis vient une note d'Iselin (l'éditeur des *Ephémérides*), qui appuie l'attestation de la société économique, et se charge de recevoir et de transmettre à Pestalozzi les dons destinés à l'asile de Neuhof.

*Nouvelle certaine de l'Institut d'éducation des enfants pauvres de M. Pestalozzi, à Neuhof, près de Birr, en l'année 1778.*

Tel est le titre extérieur d'une brochure publiée par la société économique de Berne. Le second titre est: *Notice sur un établissement d'éducation pour des enfants pauvres*. On trouve d'abord un avertissement dans lequel la société reproduit presque mot pour mot l'attestation dont nous avons déjà donné un résumé. Puis vient la notice proprement dite signée: J.-H. Pestalozze. Neuhof, 26 février 1778.

Ce nouvel écrit n'est, en grande partie, que la répétition des pièces qui précèdent. Pestalozzi annonce ensuite qu'il a reçu en dons, pour son établissement, *soixante louis d'or neufs*. Il remercie ses bienfaiteurs, et il prie le public de continuer à le soutenir.

Mais l'intérêt particulier de cette brochure est dans les notices détaillées qu'elle renferme sur chacun des trente-sept élèves de l'asile; elles nous font pénétrer dans le vif de la question, et nous en apprennent plus que toutes les généralités. Nous en donnons ici la traduction littérale:

« Les enfants qui se trouvent aujourd'hui dans mon établissement sont:

» 1. Barbara Brunner, d'Esch (Zurich), 17 ans; entrée

il y a trois ans dans un état de complète ignorance et d'extrême sauvagerie, mais très bien douée. Aujourd'hui elle file, elle lit et elle écrit assez bien; elle a d'heureuses dispositions pour le chant; sa principale occupation est à la cuisine.

» 2. Fréna Hirt, 15 ans,

» 3. Maria Hirt, 11 ans,

deux sœurs, de Windisch (Vindonissa).

» Fréna est faible de poitrine, elle file bien, elle commence à coudre et à écrire joliment; je suis content de son cœur et de sa moralité. Maria, plus jeune, très bien portante, pleine de talent, en toute chose, surtout habile et prompte pour le calcul, file particulièrement bien; elle est assez forte pour tous les travaux de son âge.

» 4. Anna Vogt, 19 ans,

» 5. Lisbeth Vogt 11 ans,

deux sœurs, de Mandach.

» Elles sont entrées il y a trois ans excessivement négligées de corps et d'âme; elles avaient passé leur vie à mendier. On a eu une peine indicible à leur donner quelques éléments d'ordre, de fidélité et d'activité. Le degré d'abrutissement et d'ignorance de l'aînée dépassait tout ce qu'on peut croire, et sa paresse subsiste toujours; cependant son cœur paraît se relever un peu. Elle se ressent toujours des infirmités corporelles causées par la misère de sa vie passée: elle a encore les pieds enflés et d'autres indispositions; elle est tout à fait incapable du travail de la campagne.

» La cadette est bien douée et bien portante; mais elle oppose à tout ce qui est bien une résistance inflexible qui me fait trembler. Maintenant, toutefois, il me semble voir poindre en elle quelque amélioration. Elle file assez bien; elle est capable de tous les ouvrages, soit aux champs, soit dans la maison.

» 6. Henri Vogt, de Mandach, 11 ans, depuis trois ans dans la maison, sait bien tisser, commence à écrire, est aussi appliqué au français<sup>1</sup> et au calcul, exact et soigneux en toute chose; mais son cœur me paraît rusé,

<sup>1</sup> C'est l'allemand qui est la langue du pays.

dissimulé, défiant et insatiable; il a une bonne santé.

» 7. Anneli Vogt, de Mandach, fille de Jacob Vogt, 11 ans, est laborieuse, file bien, chante joliment, a des dispositions pour le calcul, une bonne santé; elle se rend utile à la campagne comme dans la chambre; elle est ici depuis trois ans.

» 8. Jacob Vogt, son frère, 9 ans, ici depuis trois ans. La misère de sa première enfance lui a donné une espèce de colique qui reparait de temps en temps. Il est entêté et très paresseux.

» 9. Jacob Eichenberger, de Brunegg, 13 ans. Excité à s'enfuir de la maison il y a six mois, il y est revenu après une longue absence. Il paraît avoir un bon cœur; il est intelligent, bien portant, se rend utile aux travaux agricoles; il est attentif, sait bien tisser et commence à écrire passablement.

» 10. Lisbeth Renold, de Brunegg, 10 ans. Entrée ici il y a un an et demi, elle ne pouvait pas encore marcher, tant elle était affaiblie par la misère; elle a fait des progrès incroyables; elle se porte bien maintenant, elle est bien douée, mais il y a peu d'espoir de la voir jamais assez forte pour le travail des champs. Elle file bien et avec application.

» 11. David Rudolf, de Zurzach, 15 ans; ici depuis un an et demi; réussit au tissage, a le cœur très sensible, écrit bien, est appliqué aux éléments du calcul et du français.

» 12. Leonzi Hediger, d'Endingen, près Baden (Argovie), 14 ans; ici depuis trois ans. C'est un garçon bien portant, fort et habitué au travail des champs, le plus habile tisseur de l'établissement, commence un peu à écrire et s'applique au français; il est très capable en toute chose, mais grossier et inculte.

13. » Francisca Hediger, sa sœur, 16 ans, ici depuis trois ans, elle file, elle coud, elle fait la cuisine, et tout avec soin. Elle a tout ce qu'il faut pour une servante attentive, obéissante, intelligente et honnête.

» 14. Marianne Hediger,

» 15. Marie Hediger,

deux sœurs, d'une bonne santé, également actives et propres aux travaux des champs et de la maison.

» 16. Friedly Mynth, de Bussy, près d'Aubonne, domiciliée à Worblauffen, 40 ans, ici depuis six mois, très faible, incapable d'un vrai travail, pleine de talent pour le dessin et particulièrement distinguée par ses dispositions artistiques, auxquelles se joint quelque malice. Le dessin est tout son travail.

» 17. Susette Mynth, sa sœur, 9 ans, bonne santé, l'enfant le plus appliqué et le plus laborieux, prend goût à l'étude.

» 18. Marianne Mynth, leur sœur, 8 ans, une jolie enfant, bien douée, pleine de sensibilité, mais fantasque et opiniâtre; elle est trop faible pour les gros ouvrages.

» 19. Babeli Bæchli, 17 ans, ici depuis trois ans, très inattentive et étourdie, n'est guère utile que pour courir et faire des messages; très faible d'intelligence, mais forte de corps et bien portante.

» 20. Jacob Bæchli, son frère, 15 ans, ici depuis trois ans, est aussi inattentif et étourdi, longtemps habitué à la mendicité et à la fainéantise; il tisse passablement et commence à écrire, est sans application pour le français, enclin à une humeur mécontente et insatiable.

» 21. Rudi Bæchli, 10 ans, ici depuis trois ans, il se fait remarquer par son talent pour le calcul, par son bon cœur, par l'attention recueillie et le sentiment sérieux qu'il apporte à la prière.

» 22. Marie Bæchli, sa sœur, 8 ans; exessivement faible d'intelligence comme de corps. Mais il doit être fort intéressant pour l'humanité de voir que des enfants imbéciles qui, élevés durement, n'auraient eu de ressource qu'une maison de fous, peuvent, par des soins affectueux et appropriés à leur faiblesse, être sauvés de cette misère, acquérir un gagne-pain modeste et une vie indépendante.

» 23. Georges Vogt, de Mandach, 11 ans, ici depuis deux ans; garçon de beaucoup d'espérance, appliqué à tout, aimable, intelligent, gai, bien portant, propre aux travaux de la campagne comme à ceux de la maison.

» 24. Henri Fuchsli, de Brugg, 7 ans; n'est ici que depuis quelques semaines, paraît bien doué.

» 25. Jean Maurer, de Stettlen, 15 ans, ici depuis six

mois; fort et bon ouvrier pour la campagne, tisse joliment, est passablement appliqué, a de la facilité; mais je crains qu'il n'y ait quelque dissimulation sous son air naïf et bienveillant.

» 26. Anni Maurer, sa sœur, 12 ans, simple et inculte de manières, surtout à table; très lente et paresseuse, menteuse effrontée, file très fin, mais avec beaucoup de peine et de temps, forte et bien portante.

» 27. Louis Schreöter, 15 ans; garçon très capable, mais malheureusement très dissimulé; comme il écrit très bien, et commence joliment le français et le calcul, il m'est fort utile; il a pour le chant une oreille remarquablement délicate.

» 28. Babette Schreöter, sa sœur, 14 ans, coud, file et lit assez bien, commence à écrire.

» 29. Nanette Henri, 9 ans, }  
» 30. Gatton Henri, 8 ans, } frère et sœur.

» Ces enfants m'ont été remis par M. le préfet Haller de Schenkenberg, comme directeur de la colonie française, qui a généreusement pourvu à ce qu'ils entrassent chez moi dans des conditions favorables; ils sont bons et aimables; Gatton est plein de moyens et de vivacité, Nanette en a moins. Mais ils n'ont aucune habitude du travail, et leur naturel ouvert et caressant fait qu'il est vraiment difficile d'exiger d'eux tout de suite une grande activité. Néanmoins je suis assuré qu'ils réussiront très bien, Gatton surtout.

» 31. Suzanne Dattwyler, d'Elfingen, 10 ans; son malheureux père est aux travaux forcés; elle est entrée chez moi complètement écrasée par l'infortune; ses forces corporelles reviennent d'une manière étonnante; elle file bien, elle a beaucoup d'aptitudes, surtout pour le chant.

» 32. Suzanne de Tallheim, 10 ans, enfant naturel; elle avait l'habitude de s'enfuir; elle a des moyens, mais elle est dissimulée et capricieuse; elle a des dispositions pour le chant, elle file bien, sa santé est bonne.

» 33. Conrad Meyer, 10 ans, }

» 34. Lisbeth Meyer, 9 ans, } de Rohrdorf, près Baden.

» 35. Maurice Meyer, 4 ans, }

» Entrés dernièrement chez moi en sortant d'une vie

de vagabondage. Conrad est bien portant ; les dispositions de Lisbeth donnent beaucoup d'espoir ; Maurice a été écrasé par la misère, mais il est bien doué et ses forces corporelles commencent à revenir.

» 36. Georges Hediger, 4 ans. Cet enfant et le précédent sont les seuls de l'établissement qui soient encore trop jeunes pour pouvoir gagner quelque chose par leur travail.

» 37. Henri Hirsbruener, de Sumiswald, 12 ans. Ce garçon est rempli de moyens, intelligent et attentif. J'espère beaucoup de lui, pourvu qu'après avoir mené la vie d'un domestique de ville, il puisse se faire à celle de notre établissement d'éducation pour les pauvres. Ses progrès sont rapides ; il a appris à écrire en peu de jours mieux que d'autres en quelques mois.

» Pour la conduite de l'établissement et dans l'intérêt des enfants, j'obtiens un très précieux secours de M<sup>lle</sup> Madelon Spindler, de Strasbourg, personne de talents extraordinaires et d'une étonnante activité. J'ai de plus un maître à tisser et deux tisserands formés, une maîtresse à filer et deux bonnes fileuses, un homme qui, aux soins du dévidage, joint l'enseignement de la lecture élémentaire ; enfin deux valets et deux servantes presque entièrement consacrés à l'agriculture. »

Les citations qui précèdent donnent une idée juste et complète de l'établissement de Neuhof jusqu'au printemps de 1778. Ce fut alors que Pestalozzi augmenta beaucoup le nombre de ses élèves, espérant par là améliorer les conditions financières de son entreprise. Mais cette détermination eut un effet contraire à celui qu'il en attendait, ou du moins elle n'empêcha point la ruine que les derniers rapports auront déjà fait sentir au lecteur.

Le mal que Pestalozzi voulait guérir était à cette époque bien grave et bien général parmi le peuple de la contrée ; on en peut juger par le grand nombre d'enfants qu'on lui présentait (il en eut chez lui jusqu'à quatre-vingts) et par la profonde démoralisation de la plupart d'entre eux, des parents surtout.

Ces petits mendiants s'étaient fait une habitude, presque un besoin, de leur vie vagabonde et désœuvrée ; ils détestaient la condition sédentaire et laborieuse à laquelle ils étaient appelés ; leur nouveau régime, simple et frugal, leur faisait regretter les morceaux friands que la mendicité leur valait parfois. Ils se montraient mutins, exigeants et disposés à s'enfuir.

Les parents, qui avaient compté sur un large dédommagement des petits profits que leur apportait la mendicité de leurs enfants, soutenaient ceux-ci dans leur mécontentement, et menaçaient Pestalozzi de les reprendre, afin d'obtenir quelque chose pour eux-mêmes.

Et cependant ces enfants étaient arrivés couverts de haillons et de vermine. Pestalozzi les avait nettoyés et habillés ; il mangeait avec eux et comme eux, et même *il leur donnait les meilleures pommes de terre, ne gardant pour lui que les plus mauvaises.*

« Ma maison, dit-il, était remplie chaque dimanche de parents qui ne trouvaient pas que la position de leurs enfants répondit à leur attente ; et pour fortifier encore ceux-ci dans leur mécontentement, ils me traitaient avec toute l'arrogance qu'une horde brutale de mendiants peut se permettre dans un établissement qui ne jouit ni d'un appui officiel ni d'un extérieur imposant. »

Beaucoup d'enfants s'enfuirent de l'asile où ils avaient été recueillis ; ils s'échappaient la nuit, en emportant les habits du dimanche que Pestalozzi leur avait donnés. Bientôt aussi l'on put voir, chez les bienfaiteurs de l'œuvre, les effets des plaintes colportées par les pères et les mères des petits mendiants, en sorte que les dons diminuèrent, ainsi que la considération dont l'établissement avait d'abord joui.

Pestalozzi ne se décourageait point ; il travaillait pour ainsi dire au delà de ses forces, ajoutant chaque jour sacrifice à sacrifice ; sa digne compagne le secon-

dait en consacrant à cette noble entreprise tout son patrimoine et en y perdant la santé. Il sentit enfin l'absolue nécessité de prendre des aides fermes, habiles, expérimentés, possédant toutes les aptitudes qui lui manquaient; mais ce remède était venu trop tard.

Cette lutte héroïque se prolongea encore pendant deux ans. En 1780 enfin, toutes les ressources étaient épuisées, tout crédit avait disparu; il fallut renoncer à une entreprise pour laquelle le mari et la femme avaient dépensé leurs dernières forces et leur dernier écu.

Ainsi finit un essai dont personne ne peut méconnaître l'importance, car la plaie que le noble ami des pauvres cherchait à guérir est encore vive et douloureuse dans bien des contrées. L'œuvre de Neuhof peut servir à caractériser Pestalozzi; elle a été le rêve de sa jeunesse, elle lui appartenait à lui seul; elle resta sa pensée favorite, et à l'âge de quatre-vingts ans il ne désespérait point encore de la renouveler avec succès. A-t-on du moins profité de cette expérience? Hélas! bien peu. En Suisse cependant, il s'est trouvé des hommes qui ont su appliquer les idées du maître à l'éducation des orphelins, à la régénération des enfants vicieux, tout en écartant les circonstances qui avaient causé la ruine de Neuhof; on a réalisé ainsi de grands progrès.

On se souvient de l'état de misère et de corruption où se trouvait la partie de l'Argovie qui environne Neuhof, lorsque Pestalozzi entreprit d'en recueillir les petits mendiants. Nous avons parcouru en 1869 cette contrée retirée qui ne connaît ni grandes routes ni chemins de fer, ni touristes. Nous n'y avons point vu de mendiants: partout une population laborieuse et aisée, des terres bien cultivées et de bonnes écoles. Depuis quatre-vingt-dix ans, le changement est im-

mense, et bien réjouissant. Si Pestalozzi a échoué dans son essai pratique de relever ces populations, l'influence de ses idées a fini par amener le même résultat. Son entreprise est tombée, mais les principes qui l'avaient inspirée ont porté leurs fruits. Il est des ruines dont la poussière est féconde.

Après la chute de son établissement, Pestalozzi se trouva aussi pauvre que les mendiants qui avaient excité sa pitié; il ne lui restait rien. Il avait fait comme un homme qui, sans consulter ses forces, se jette à l'eau pour sauver un malheureux et se noie avec lui. Cependant ses amis vinrent à son secours de manière à lui conserver un abri.

Nous n'avons pu retrouver aucune trace de l'arrangement qui dut intervenir alors entre le philanthrope ruiné et ses créanciers. Le fait est que Neuhof fut affermé au profit de ceux-ci, et que Pestalozzi en conserva la propriété, ayant même la jouissance de la maison et de quelques terres environnantes.

Mais l'état de maladie de M<sup>me</sup> Pestalozzi, qui dura plusieurs années, la rendait incapable de vaquer aux soins du ménage. Le mari lui-même, découragé, malade, exténué de corps et d'esprit, ne pouvait accomplir le travail nécessaire à la subsistance de la famille. Il n'y avait plus ni argent ni pain ni bois; on souffrait du froid et de la faim.

C'est dans cette profonde détresse que les tristes habitants de Neuhof reçurent un secours providentiel, grâce à un dévouement qui serait digne d'être connu dans tous les lieux et dans tous les âges. Encore une pauvre servante qui se sacrifie! mais cette fois-ci, c'est sans qu'on lui ait rien demandé, et ce n'est plus pour ses propres maîtres.

Elisabeth Næf, de Kappel, appartenait à une famille qui s'était distinguée pendant les guerres de religion, et avait obtenu la bourgeoisie de Zurich. Elle avait

autrefois connu Pestalozzi, étant au service d'un de ses parents. Lorsqu'elle apprit le désastre et la pénurie de NeuhoF, devenue libre par la mort récente de son dernier maître, elle se hâta de venir au secours de la famille affligée.

Pestalozzi refusa d'abord ses offres; il ne voulait pas associer à sa misère cette excellente femme, qui ne possédait rien, mais qui pouvait par un travail très modéré se faire ailleurs une vie douce et tranquille; puis il craignait qu'elle ne fût un peu scandalisée de ne point trouver chez lui ses propres habitudes quant aux manifestations de la piété; à toute heure elle chantait des cantiques et disait des prières, et Pestalozzi regardait cette pratique comme un abus. Ne pouvant réussir à vaincre la détermination d'Elisabeth, il finit par accepter son sacrifice, en lui disant : « Eh bien, vous verrez que, malgré tout, Dieu règne aussi dans notre maison. »

NeuhoF était alors dans un désordre effrayant. Dès le premier jour la servante dévouée mit la main à tout : elle nettoya au dedans et au dehors; elle cultiva le jardin et soigna les arbres; elle laboura de ses mains un petit coin de champ, puis un plus grand; elle rétablit partout le bon ordre et la production, et rendit ainsi à la famille Pestalozzi les moyens de subsistance qui lui manquaient.

C'est Elisabeth qui servit de type pour le caractère de la femme vaillante, active, habile, douce et dévouée, si bien dépeint par l'auteur de *Léonard et Gertrude*.

Nicolovius, conseiller d'Etat à Berlin, en racontant la visite qu'il fit à NeuhoF en 1774, parle ainsi de cette excellente femme :

« Pestalozzi, inspiré par sa reconnaissance et son admiration, me dit : « Je voudrais essayer de vous donner une image de cette femme, avec sa silencieuse activité, afin que vous l'eussiez toujours sous les yeux

» et dans le souvenir. Ce que je veux dire est énorme, mais je n'ai pas honte de le dire : Vous voyez le soleil de Dieu poursuivre son cours du matin au soir; votre œil ne remarque aucun de ses pas, votre oreille n'entend pas sa course; mais, quand il se couche, vous savez qu'il se lèvera de nouveau et qu'il continuera à réchauffer la terre jusqu'à ce que ses fruits soient mûrs. C'est énorme, ce que je dis; mais je n'ai pas honte de le dire. Cette image, c'est celle de Gertrude, et de toute femme qui fait de son foyer le sanctuaire de Dieu, et qui gagne le ciel pour son mari et ses enfants <sup>1</sup>. »

» Je voulais voir la femme à qui il devait tant, mais elle ne se montrait pas. Pestalozzi me conduisit au champ où elle travaillait, et lui adressa quelques questions pour que j'eusse le temps de la contempler. Puis, vers le soir : « Vous savez, me dit-il, tout ce qu'elle fait pour nous; elle mange à notre table; permettez qu'aujourd'hui il en soit de même. » Mais elle ne vint pas, et elle ne voulut pas venir, jusqu'à ce que moi, étranger, j'allai l'en prier de manière qu'elle n'osa pas me refuser. Un merveilleux éclat d'humble modestie était répandu dans tout son être, s'il est permis d'employer le mot *éclat* pour une qualité pareille. »

Em. Fröhlich, de Brugg, dans ses *Souvenirs du père Pestalozzi*, parle aussi d'Elisabeth; il nous apprend que l'auteur de *Léonard et Gertrude* avait tant de confiance dans son jugement, que souvent il lui lisait des passages de ses écrits, lorsque surtout ils peignaient des caractères, afin de connaître son avis et d'en profiter.

Enfin voici le témoignage qu'en donne Ramsauer <sup>2</sup> dans sa lettre au directeur Zahn :

<sup>1</sup> Ce passage se trouve mot pour mot dans *Léonard et Gertrude*, tom. II, pag. 86, édition de 1783, Francfort et Leipsig.

<sup>2</sup> Ramsauer, pauvre orphelin sorti d'Appenzell extérieur, recueilli par Pestalozzi à Berthoud; devenu son collaborateur très distingué, surtout pour l'enseignement du dessin; plus tard piétiste fervent et précepteur des princesses d'Oldenburg.

« J'ai bien connu la gouvernante qui a servi de type à Gertrude, ayant vécu sous le même toit qu'elle à Yverdon pendant onze ans. Pestalozzi me dit un jour : « Je me retournerais dans mon tombeau, et je ne » serais pas heureux dans le ciel, si je ne savais qu'a » près ma mort elle sera plus honorée que moi-même ; » car sans elle il y a longtemps que je ne vivrais plus ; » et toi, Ramsauer, tu ne serais pas ce que tu es. » C'était une femme très distinguée, quoique sans éducation. »

Elisabeth, après avoir soigné le pauvre Jacobli comme un fils, jusqu'à son dernier soupir, épousa en 1801 Krusi, frère de l'excellent collaborateur de Pestalozzi ; dès 1805 elle était gouvernante à l'institut d'Yverdon et bien connue de tous les élèves sous le nom de *Frau Krusi*.

La misère matérielle, dont Elisabeth venait retirer Pestalozzi n'était pas pour celui-ci l'effet le plus douloureux de son désastre. L'espoir de réaliser ses généreux desseins semblait pour jamais évanoui. Il avait perdu la confiance de ses concitoyens : en le voyant passer, on levait les épaules en disant : « Le malheureux, il n'est pas capable de se tirer d'affaire comme le dernier des manœuvres, et il veut secourir le peuple. » Ses amis eux-mêmes n'avaient plus foi en lui, et éprouvaient à son égard une profonde pitié ; ils se détournaient à son approche, trouvant trop pénible de parler à un homme qu'ils aimaient toujours, mais qu'ils ne pouvaient ni aider ni consoler ; ils étaient persuadés que Pestalozzi finirait ses jours à l'hôpital ou dans une maison de fous.

Ce malheureux souffrait d'autant plus cruellement de la misérable position qu'il avait faite à sa femme, que celle-ci la supportait sans se plaindre, et cherchait même à consoler son mari de ses propres malheurs par un redoublement de soins et de tendresse. A l'oc-

casation d'une surprise qu'Anna et Jacobli lui avaient ménagée pour sa fête, il leur dit :

« Ah ! vous faites trop pour moi ! mais je vous remercie de votre souvenir. Je suis désolé que les erreurs de ma jeunesse aient été la cause de votre pénible situation. Achevons avec calme et avec constance la lutte que nous avons poussée si loin. Au-dessus de nous est un Dieu, qui fait passer les uns légèrement par-dessus les difficultés de la vie, et qui enchaîne les autres à leur misère. Comment pourrions-nous combattre les rigueurs du destin mieux qu'avec notre droiture et notre tranquillité, au milieu des orages qui nous entourent ? »

Voici encore une pensée de Pestalozzi, écrite à cette époque d'abaissement et de désolation :

« Le Christ nous apprend, par son exemple et par sa doctrine, à sacrifier tout ce que nous avons, et nous-mêmes, pour le bien de nos frères ; il nous montre que nous n'avons pas un droit absolu sur ce que nous avons reçu ; que c'est simplement un dépôt de Dieu dans nos mains, pour l'administrer saintement au service de la charité. »

Ainsi a-t-il fait, le noble cœur ; et l'on se demande si les théologiens puritains, qui se sont avisés de faire le procès à son orthodoxie, étaient meilleurs chrétiens que lui.

C'était Elisabeth qui avait rendu à Pestalozzi le pain de sa famille ; ce fut Iselin qui lui rendit le courage de poursuivre son œuvre, œuvre que le monde croyait finie, et qui était à peine commencée.